

Cette enfant, douée de facultés prématurément développées, d'une intelligence rare, agrandie par la solitude, envahie par une souffrance inconnue, vague, dont elle-même ne se rendait pas compte, n'attirait point les baisers de sa mère, et c'était pourtant de ces baisers qu'elle avait besoin.

Elle avait l'âme frileuse, il eût fallu la réchauffer.

VI

Elle sut lire sans l'avoir appris.

Ses doigts fins avaient une adresse merveilleuse. On la nommait la petite fée.

Silencieuse, recueillie, elle tenait toujours un ouvrage manuel quand elle ne lisait pas un livre.

La maison habitée par la vicomtesse était commode sans être vaste.

Dans la grande salle qui réunissait la famille, les fenêtres s'ouvraient dans des embrasures si profondes qu'il suffisait de baisser les rideaux pour en faire des cabinets de travail ou de lecture.

Stylite se retirait là.

Un gros livre posé sur une chaise, assise sur un tabouret bas, ayant à sa droite les hautes fenêtres du jardin, à travers lesquelles elle apercevait les lilas fleuris, les quenouilles des poiriers, toutes les belles et robustes fleurs qui se contentent du soleil pour s'épanouir, et ne demandent pas les factices chaleurs de la serre ; de l'autre, le rideau de mousseline blanche qui lui permettait de distinguer vaguement sa mère, traversant la longue salle d'un pas léger, la servante obéissant à quelque ordre donné à voix basse, ou son frère, chérubin à peine échappé de ses langes, qui se roulait à terre en poussant des éclats de rire.

Elle lisait quoi ? ce qu'elle trouvait.

Mais dans ce sanctuaire, grave, calme, pur, il n'y avait que des livres sérieux ; ceux qu'on achetait pour elle étaient choisis en prévision de l'instruction future.

Tout la poussait en avant : sa solitude, son silence, sa nature comprimée et souffrante.

Stylite était dévorée par un chagrin profond.